

Elisabeth Blanc

AAA aaa !!! Un cri de crise

C'est le besoin, le manque élémentaire pour la survie qui suscite la première demande. Ce qui fonde l'Économie c'est d'abord l'échange d'objets de satisfaction immédiate, dans une sorte de troc, mais l'évolution montre qu'on va produire plus d'objets que ce que demande le besoin, on va susciter le désir, le superflu devient indispensable : la privation crée le besoin mais la frustration crée le Désir. On n'en a pas besoin mais on en a tellement envie. On a envie de ce que l'autre semble posséder. Le Désir veut toujours plus sans être satisfait.

On va aussi produire plus pour obtenir un profit, car entre-temps l'argent est devenu le lien social dans l'échange des produits, on cherche alors une plus value, un plus de jouir et en même temps on relance la demande. Demande et pas Désir car l'objet du désir n'est pas l'objet de la demande, l'objet de la consommation.



Une articulation acrobatique entre le cri, la crise, l'argent et l'angoisse.

A comme Argent

A comme Angoisse

A comme Autre

Et a a a, petit a petit a petit a

AAA a a a !!! Le cri

Nous allons essayer de cheminer ensemble autour de ces questions, à travers la lecture du séminaire « L'Angoisse », suivre Lacan non pas au mot mais pas à pas sur un chemin sinueux et chaotique, avec de nombreux détours.

Nous allons reprendre quelques phrases clés de ce séminaire :

Le corps est affecté par le langage.

Il faut distinguer deux caractéristiques du langage :

l'impossible à dire, le manque à dire. Le mot ne peut dire toute la chose.

L'équivocité signifiante, un mot en appelle un autre dans un défilé infini.

Manque d'un côté, prolifération de l'autre.

Autre phrase clé : Le sujet se constitue au lieu de l'Autre, le lieu du langage, au prix d'une perte, il y a un reste qu'il appelle : l'objet *a*. (l'objet et la lettre)

Lacan rappelle le stade du miroir, là où s'opère l'articulation du sujet au petit autre et au grand Autre. La présence de la mère en arrière qui le nomme, l'enfant qui se voit comme petit autre dans le miroir et se retourne dans un mouvement jubilatoire de se reconnaître mais, une part de lui reste non spécularisable. À entendre au sens de spéculaire (l'image) mais aussi de spéculation (la pensée) : une part de lui restera une énigme, et spéculation renvoie bien sûr à ce qui nous préoccupe aujourd'hui.


A distinguer :

- ϕ : le manque dans l'ordre du langage, la trace de l'effacement de la lettre qui va lancer la chaîne signifiante, prémisse du signifiant du manque dans l'Autre.

Et petit *a*, à la fois lettre et objet, de l'ordre de l'objet, mais un objet particulier, un petit bout de Réel arraché à l'Autre, et le réel de la lettre. Un trou, un vide, non spécularisable et objet d'angoisse quand il surgit dans le miroir.

Petit *a* qui devient cause du Désir. L'objet réel, nous dit Lacan, se situe en amont du Désir, en tant que perdu, les autres objets n'en sont que des substitutions.

C'est parce qu'il y a une perte, que Lacan nomme objet, objet manquant, objet cause, perdu à jamais que l'on se précipite vers tous les objets de substitution, *a a a*, en nombre infini, sans jamais être satisfait. Le Désir est insatiable.

 *a* en amont, l'objet insaisissable en lien avec l'être et *a* l'objet de consommation, illusoire en lien avec l'avoir, et des allers retours entre les deux objets pour ressourcer la demande en désir.

Le Désir c'est le nom de la pulsion prise dans le langage, il y a du corps dans le Désir. L'objet *a* est un objet pris dans le corps.

Le Désir est pulsionnel, à la fois pulsion de mort et pulsion de vie. Désir de retour à l'objet perdu, de se fondre avec lui et Désir de conquête et de création de nouveaux objets.

Le Désir est soutenu par un fantasme : $\$ \diamond a$ le fantasme du névrosé, c'est-à-dire nous tous, est toujours pervers, nous dit Lacan, car il vise un objet de substitution.

C'est là qu'on va retrouver l'angoisse quand le poinçon saute et que le sujet se trouve confronté directement à son objet, l'objet réel, sans la distance nécessaire pour le désirer en le transformant, l'objet va sauter à l'intérieur du cadre (le poinçon) et c'est l'apparition dans le miroir d'une grosse tâche au milieu de la figure ou le surgissement pour Freud d'une silhouette de vieillard d'une inquiétante étrangeté dans la vitre d'une porte de train. Le rêve de l'homme aux loups : la fenêtre qui s'ouvre brutalement et apparaît alors cet arbre avec ses cinq loups perchés sur les branches. Le fantasme est une sorte de tableau devant une fenêtre et soit la fenêtre s'ouvre, soit un trou dans le tableau laisse apparaître le réel derrière :

c'est le moment d'angoisse. 

En Économie.

C'est le besoin, le manque élémentaire pour la survie qui suscite la première demande. Ce qui fonde l'Économie c'est d'abord l'échange d'objets de satisfaction immédiate, dans une sorte de troc, mais l'évolution montre qu'on va produire plus d'objets que ce que demande le besoin, on va susciter le désir, le superflu devient indispensable : la privation crée le besoin mais la frustration crée le Désir. On n'en a pas besoin mais on en a tellement envie. On a envie de ce que l'autre semble posséder. Le Désir veut toujours plus sans être satisfait.

On va aussi produire plus pour obtenir un profit, car entre-temps l'argent est devenu le lien social dans l'échange des produits, on cherche alors une plus value, un plus de jouir et en même temps on relance la demande. Demande et pas Désir car l'objet du désir n'est pas l'objet de la demande, l'objet de la consommation.

Prolifération des objets, société de consommation et de destruction.

Bernard Maris et Gilles Dorstaler (Capitalisme et pulsion de mort) montrent bien que la société de consommation est en fait une société de destruction et de gaspillage, créatrice d'objets mais aussi de déchets et de pollution. La pulsion de vie rejoint la pulsion de mort dans ce désir sans fin d'objets.

On retrouve là notre vieux Potlatch et son énigmatique destruction de richesse, en grandes quantités pour se débarrasser de la part maudite, le mana cette part intime et mystérieuse accrochée à l'objet. On donne en abondance à l'autre pour imposer son mana, son emprise, et l'autre a obligation de rendre pour s'en délivrer et obligation de rendre en plus grandes quantités encore pour ne pas être asservi. Cette fuite en avant conduit à la destruction de ces objets accumulés en pure perte.

Cette relation intime sujet/objet que l'on observe dans le mana est une des clés pour comprendre le mécanisme de l'angoisse. L'objet de l'angoisse, car l'angoisse n'est pas sans objet, ce petit *a*, vient se loger dans cet espace, dans l'Autre, laissé vacant pour le sujet de l'inconscient. Cet objet mystérieux vient se loger dans ce heim, (l'intime) qui n'est rien d'autre que ce vide creusé dans l'Autre, il va alors faire retour comme objet réel et se révéler à nous comme unheimlich (l'intime étrange) au moment de l'angoisse et provoquer une disparition du sujet.

Dévoilement de l'objet, disparition du sujet. Refoulement de l'objet perdu, émergence du sujet.

L'AAArgent.

La monnaie et son référent Or et Argent, était à l'origine une valeur chargée d'effacer justement l'effet d'impact personnel et affectif de l'objet dans les échanges (le mana) et chargée de représenter la place vide.

Mais l'argent va devenir objet et objet de jouissance des adultes, l'argent comme le rappelle Freud ne fait pas partie des désirs infantiles, mais il devient pour l'adulte l'équivalent de l'excrément pour l'en-

fant, l'adulte va « faire de l'argent ».

A noter en passant que le don de l'objet : ce que demande la mère à l'enfant c'est la propriété, c'est-à-dire la perte de l'objet. L'objet est de toute façon déjà perdu. L'enfant lui montre ses excréments dans le pot pour les lui donner mais la mère l'accepte à condition de les jeter pour lui demander qu'il accepte de s'en séparer, par amour l'enfant lui donne cette perte et la mère accepte cette perte pour elle aussi.

Mais l'enfant puis l'adulte névrosé refuse d'accepter cette perte, il peut la sublimer dans une production artistique par exemple mais il peut aussi rester attaché à cet objet comme objet de jouissance, par la rétention de l'objet, voire la collection d'objets.

La rétention et l'accumulation d'argent chez l'avare qui voudrait posséder tout l'or du monde, que rien ne lui échappe.

On peut ainsi accumuler beaucoup d'argent pour le prêter avec intérêt pour en gagner encore plus (l'usurier mais aussi le banquier). L'intérêt : le prix du temps. On prête avec un intérêt de l'argent qui sera remboursé plus tard.

Le temps va avoir un prix et il sera le symbole même de l'argent : le temps c'est de l'argent.

L'argent produit de l'argent : « l'argent travaille » et paradoxe en « travaillant » l'argent s'éloigne de la valeur travail pour devenir spéculation.

L'argent est donc devenu lui-même objet, et même objet chargé d'affect, objet cumulable et thésaurisable.

Pour Keynes (A. Rebeyrol dans *L'Apport freudien : art Économie politique*) qui parlait du « désir morbide de liquidités », l'origine du désir d'argent ou du désir de liquidités ne correspond pas au besoin mais c'est au contraire la réponse du sujet dans l'état d'incertitude anxieuse où il se trouve relativement à la satisfaction de ses besoins : « Dans le monde de la théorie classique qui ignore l'incertitude véritable, la détention de monnaie comme réserve de valeur est irrationnelle et ne pourrait apparaître que dans un asile d'aliénés. En réalité, sur une base en partie rationnelle et en partie instinctive, notre désir de détenir de la monnaie comme réserve de valeur est un baromètre du degré de notre défiance à l'égard de nos propres calculs et conventions concernant le futur. Il s'agit d'apaiser notre inquiétude et la prime que nous exigeons pour nous séparer de la monnaie (le taux d'intérêt monétaire) est la mesure de cette inquiétude. » Et il ajoute par ailleurs « L'amour de l'argent comme objet de possession, distinct de l'amour de l'argent comme moyen de goûter aux plaisirs de la vie sera reconnu pour ce qu'il est, une passion morbide plutôt répugnante, une de ces inclinations à moitié criminelles, à moitié pathologiques, dont on confie le soin en frissonnant aux spécialistes des maladies mentales ». Voilà donc ce que disait Keynes, après avoir lu la deuxième topique freudienne et sa théorie de la pulsion de mort. Keynes faisait d'ailleurs partie d'un cercle de penseurs londoniens, le groupe de Bloomsbury et était proche de Lytton et Strachey, ainsi que de Virginia Wolf.

On note au passage la distinction qu'il fait entre désir et besoin et entre plaisir et passion. Le plaisir que nous distinguons de la jouis-

sance. Au-delà du principe de plaisir, se met en place un automatisme de répétition mu par la pulsion de mort. Jouissance au-delà du plaisir.

Keynes qui démontre également que le chômage et la pauvreté ne sont que l'autre face de l'abondance capitaliste. Keynes en période de crise va prôner la relance de la croissance par la consommation plutôt que la rigueur. Cf. : J. M Keynes : la pauvreté dans l'abondance. (Gallimard). On verra ce qu'il faut en penser aujourd'hui.

Jean Claude Michéa, un économiste, disciple d'Orwell, (parmi sa bibliographie : *L'Empire du moindre mal : essai sur la civilisation libérale*, Climats, 2007. Réédition Paris : Champs-Flammarion, 2010. *La double pensée. Retour sur la question libérale*. Champs-Flammarion, 2008. *Le complexe d'Orphée : la Gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès* Climats, 2011) ne dit pas autre chose quand il prône un anarchisme conservateur (Nouvel Observateur : 22 et 28 septembre 2011) : A la question : en quoi le capitalisme, qui selon vous se pense prospère et sans limites est il historiquement suicidaire ? Il répond ceci :

A l'origine, le libéralisme se voulait simplement une doctrine des limites qu'il convenait d'imposer à l'emprise de l'État, des églises et de la tradition afin de protéger la liberté individuelle... Le système libéral est devenu incapable de définir ses propres limites. Et de même qu'une croissance économique illimitée est condamnée à épuiser progressivement les ressources naturelles qui la rendent possible, de même l'extension illimitée du droit de chacun à satisfaire ses moindres lubies personnelles ne peut conduire à terme qu'à saper tous les fondements symboliques de la vie en commun. A l'image du roi Midas, mort de pouvoir transformer tout en or, il semble donc que les élites globales du libéralisme moderne soient désormais philosophiquement prêtes pour satisfaire leur cupidité à détruire jusqu'aux conditions mêmes de leur propre survie ».

Il évoque bien sûr le mythe de Midas.

Voici ce qu'en dit le Dictionnaire de la mythologie de P. Grimal. Il rapporte ce que dit Ovide dans les *Métamorphoses* :

« Silène, égaré s'était endormi loin du cortège de Dionysos, dans les montagnes de Phrygie. Il avait été trouvé par des paysans qui ne l'avaient point reconnu, mais l'avaient amené enchaîné à leur roi. Midas, qui avait été initié aux Mystères vit tout de suite à qui il avait affaire. Il le délia, le reçut avec de grands honneurs et partit l'accompagner pour rejoindre Dionysos. Celui-ci remercia bien courtoisement le roi et lui offrit pour le récompenser, d'exercer le vœu qu'il formerait. Midas, aussitôt, demanda que tout ce qu'il toucherait se transformât en or. Puis, comme le dieu lui avait accordé sa demande, il rentra chez lui joyeux et se mit en devoir d'éprouver son nouveau don. Tout alla bien jusqu'à l'heure du déjeuner. Mais lorsque Midas voulut porter un morceau de pain à sa bouche, il ne rencontra qu'un morceau d'or. De même, le vin se changeait en métal. Affamé, mourant de soif, Midas implora Dionysos de lui reprendre ce don pernicieux. Dionysos acquiesça et lui dit de laver sa tête et ses mains dans la source du Pactole. Ce que fit Midas et aussitôt, le don le quitta. Mais les eaux du Pactole restèrent chargées de paille et d'or ».

L'argent qui, au départ représentait la place du vide, permettant l'échange de marchandises devient objet de Désir puis objet de jouissance morbide.

L'argent qui renvoie à l'objet perdu, à l'excrément et à la mort.

(Voir l'article de Paul Laurent Assoun : « L'argent à l'épreuve de la psychanalyse. Le symptôme social et son envers inconscient » in *L'argent*, éditions La Découverte).

Quand la place de l'objet cause du désir n'est pas maintenue béante, en tant que représentant la place vide, on assiste à une production exponentielle de déchets une pollution qui n'est plus contrôlable, rejet d'objets, mais aussi exclusion avec le rejet de l'homme devenu lui-même objet : « La visée de l'homme comme réductible à l'excrément n'est pas exclue ». (Comme le rappelle le philosophe Dany Robert Dufour, *Le divin marché* Ed. Denoel) la crise est globale, une crise de civilisation pas seulement économique mais écologique, sociale et morale).

(On pourrait également parler de la nécessité d'une Écologie de la pensée tant nos esprits sont pollués, il faudrait du tri sélectif mais il ne faudrait pas comme le préconisait M. Lelay fabriquer des cerveaux vides pour accueillir Coca cola et Cie).

Cependant, l'argent aujourd'hui, s'il ne représente plus la place vide, perd sa matérialité, son équivalence. Or, sa référence à la valeur travail n'est plus qu'un jeu d'écriture et même dans le jeu boursier, un simple déclic automatique des ordinateurs, sans aucune intervention humaine, en temps réel peut faire basculer des sommes considérables de l'ordre du milliard en gain ou en perte.

L'argent vient se situer en dehors même de l'économie réelle, sans plus aucun fondement.

L'argent ne produit plus que de l'argent, l'argent est devenu le produit d'une machine infernale hors contrôle. L'argent venant représenter l'absurdité du monde, l'insensé.

L'argent a-t-il valeur d'écriture ? Écriture de quoi ? Du Réel ? Et quid de la relation objet/sujet ?

On peut même acheter sans argent ou plutôt faire de l'argent sans argent et sans marchandises : La vente ou l'achat à découvert consiste à vendre à terme un titre que l'on ne détient pas le jour où cette vente est négociée mais qu'on se met en mesure de détenir le jour où sa livraison est prévue. C'est-à-dire qu'on vend un objet que l'on ne détient pas. Si la valeur du titre baisse après la vente à découvert, le vendeur peut racheter les titres au comptant, sans même verser d'argent, ou simplement une infime partie : 10 %, simplement en spéculant sur sa valeur et dégager alors une plus-value qui peut être énorme. Si, à l'inverse, elle monte, le vendeur s'expose à un risque de perte illimitée, tandis qu'un acheteur ne peut pas perdre plus que sa mise de fonds qui est minime. C'est-à-dire qu'on peut gagner ou faire perdre des sommes considérables sans mise de fonds personnelle.

L'argent : un objet qui n'en est pas un mais qui surgit dans le cadre de l'angoisse : \$ ◇ \$ ◇

CAC :

L'ancienne compagnie des agents de change, le principal indice boursier de la place de Paris. La cotation des 40 actions parmi les 100 sociétés dont les échanges sont les plus abondants.

CAC : Crise, Angoisse et Cri.

C'est quoi la Crise ?

« Lehman Brothers était une banque d'investissement multinationale proposant des services financiers diversifiés. Elle fit officiellement faillite le 15 septembre 2008 suite à la crise financière mondiale née de la crise des subprimes ». (Double tour de la crise et faillite)

Début 2010, un rapport de la justice américaine révèle que depuis 2007, la banque masquait son endettement. Il accuse les anciens dirigeants d'avoir utilisé de façon abusive une technique comptable qui a conduit à « présenter un bilan erroné ».

Et je crois même que cette banque obtenait la fameuse note AAA.

Goldman Sachs, une banque d'investissement internationale, En février 2010, le *New York Times* affirme que GS porte une responsabilité directe dans l'aggravation de la crise de la dette publique grecque. Elle aurait aidé le gouvernement grec à camoufler sa dette grâce à des outils financiers qui lui auraient permis de dissimuler ses transactions tout en renflouant ses comptes avec l'aide d'autres banques américaines. Goldman Sachs en aurait tiré 300 millions de dollars de bénéfices. (M. Monti, Président du conseil italien et M. Draghi, Directeur de la BCE ont travaillé pour GS ainsi que le nouveau premier ministre grec)

La Grèce avait présenté un bilan erroné pour obtenir cette note et entrer dans la zone euro. On lui a prêté en sachant qu'elle ne pourrait pas rembourser, ensuite on lui demande la rigueur en échange d'une aide, ce qui accentue son impossibilité à rembourser car la croissance devient impossible et le comble c'est que ne pouvant pas rembourser on va augmenter les taux d'intérêt : on entre alors dans un cercle vicieux. La faillite de tout un système semble inévitable. Mais le pire c'est que certains se réjouissent et misent sur la récession pour s'enrichir encore plus.

La Crise (dictionnaire historique d'A. Rey) : « la phase décisive d'une maladie » mais aussi, décision, jugement.

Crise est donc à l'origine un terme médical qui se développera, par extension au domaine psychologique le sens d'accès avec manifestations violentes, crise de passions, crise de nerfs, un moment critique, de là, l'accent est mis sur l'idée de troubles de déséquilibre profond.

Crise individuelle mais aussi crise sociale, politique ou économique et bien sûr, crise financière.

On parle de « La Crise » celle de 1929, mais il vaudrait mieux parler de krach boursier, d'effondrement, qui a fait surgir de manière anxiogène le spectre de la Récession. Ce n'est pas la crise qui provoque l'angoisse mais ce qu'elle vient révéler dans la béance qu'elle ouvre avec cet effondrement des valeurs. Le mot récession représente plus, me semble-t-il l'angoisse que le mot Crise employé plutôt dans le sens de malaise, de déséquilibre, un malaise certes profond mais avec des solutions possibles, un moment de remise en question. La crise est un moment de doute, l'angoisse est un moment de certitude. La certitude c'est la récession.

Le mot Récession est devenu imprononçable. La récession c'est l'objet a qui surgit dans la béance du krach boursier. La récession c'est l'impossibilité de créer des richesses et de les échanger, c'est-à-dire la mort économique.

Le jeu boursier et la spéculation débridée ne date pas d'aujourd'hui :

La crise de la tulipe : la première bulle spéculative de l'histoire. La célèbre crise des tulipes sévit aux Pays-Bas, de 1634 à 1637. Elle est un cas d'école quasi-caricatural de l'irrationalité des bulles spéculatives.

L'amplitude du krach du marché de la tulipe ?

Le chiffre est difficile à dire, mais nous pouvons affirmer qu'au pic du marché, une personne pouvait échanger une seule tulipe contre un terrain, et à sa période la plus basse, une tulipe ne valait pas plus qu'un vulgaire oignon.

En 1593, les marchands hollandais ramenèrent des tulipes de Turquie. Cette nouvelle fleur fut rapidement prisée, ce qui se traduisit par un prix élevé. Quelque temps après, les tulipes contractèrent un virus bénin appelé « mosaïque », altérant les fleurs en laissant apparaître des motifs colorés semblables à des flammes sur les pétales. Une grande variété de formes et de couleurs apparut, ce qui rendit la tulipe, déjà rare, d'autant plus recherchée.

Ainsi, le cours des tulipes, qui étaient déjà élevé, s'envola de plus belle. Leur prix variait suivant la valeur accordée aux altérations causée par le virus. Tout le monde se mit alors à négocier des bulbes, en spéculant essentiellement sur le marché des tulipes qui, croyait-on, n'avait pas de limite.

Les véritables acheteurs de bulbes (les ancêtres de nos pépiniéristes) commencèrent à faire des stocks pour la période de semence, ce qui réduisit d'autant l'offre, aggrava la pénurie et augmenta encore la demande. Les prix se mirent à monter si vite que les gens mettaient en jeu leur propriété, leurs économies et tout ce qu'ils pouvaient vendre pour acheter plus de bulbes de tulipes.

De nombreux Néerlandais persistaient à croire qu'ils vendraient leur butin à des étrangers peu chanceux et novices. Ils croyaient pouvoir réaliser d'importants bénéfices grâce à cette stratégie. Ces tulipes, déjà chères, virent leur cours multiplié par 20 en un mois seulement !

Il est inutile de préciser que les prix ne reflétaient plus la valeur réelle d'un bulbe. Comme cela arrive souvent dans les bulles spéculatives, des personnes prudentes décidèrent de vendre et de prendre leurs bénéfices. S'enclencha alors un effet domino de baisse de prix ; tout le monde essayait de vendre, alors que les acheteurs se faisaient de plus en plus rares. Bientôt, le cours se mit à chuter, semant la panique sur le marché et obligeant à vendre en dépit des pertes.

Les acteurs du marché refusèrent d'honorer leurs contrats et les investisseurs prirent soudain conscience qu'ils vendaient leurs maisons pour une simple fleur. La panique et le chaos s'installèrent dans le pays, tant et si bien que gouvernement tenta de reprendre les rênes et de stopper le krach en proposant d'honorer les contrats à hauteur de 10 % de leur valeur nominale. Mais le marché chuta ensuite si violemment que cela rendit cette promesse impossible à honorer.

Personne ne fut épargné par le krach. Même ceux qui avaient pris leurs bénéfices en sortant du marché assez tôt furent touchés par la crise économique grave qui s'ensuivit.

Les conséquences de cet engouement pour la tulipe laissèrent les Néerlandais très frileux vis-à-vis des investissements spéculatifs pendant quelque temps.

La spéculation ne date pas d'aujourd'hui et tout le monde connaît *L'Argent*, le roman d'Émile Zola publié en 1891, le dix-huitième volume de la série *les Rougon-Macquart*. Zola, qui par ailleurs décrit dans « Au bonheur des dames » comment la société de consommation massive s'est mise en place.

L'Argent aborde le thème de la Bourse, de la spéculation financière qui s'y déroule et des scandales qui en découlent. C'est un formidable roman qui décrit l'âme humaine mieux que toutes les théories psychanalytiques et autres, qui décrit le monde de la finance mieux que toutes les théories économiques.

Zola décrit là le milieu financier d'une cruauté incroyable qui me semble-t-il n'a pas tellement changé mais surtout d'un point de vue psychologique il montre d'une certaine manière que l'objectif du joueur car la bourse c'est aussi et surtout un jeu, que l'objectif secret du joueur est de perdre car ainsi il ressent ce frisson de la perte qui va relancer son désir. Zola se livre par endroits à des considérations philosophiques sur le changement qualitatif qu'opère dans l'esprit la disposition de ressources importantes, il laisse entrevoir cette nouvelle perception bien éloignée des principes de 1789 : Les riches sont différents. (On pense à Mme Bettencourt). Pour écrire son roman, Zola s'est inspiré des scandales financiers qui ne manquaient pas à son époque. Au moment où il écrit *L'Argent*, on est en plein dans le scandale de Panama.

Zola s'est surtout inspiré du krach de l'Union générale, dans lequel le banquier catholique et légitimiste Eugène Bontoux vit sa société ruinée en grande partie par la spéculation des Rothschild mais aussi celui de la Caisse générale des chemins de fer. On pense que le personnage de Saccard lui aurait été également inspiré par le spéculateur et industriel Hector de Sastres, qui fut l'ami et le protégé du ministre Jacques Louis Randon. Ce personnage me fait penser à Imad Lahoud, trader, joueur et manipulateur, un des acteurs principaux du scandale de Clearstream. Zola ne fait pas de manichéisme, il décrit les ressorts de l'âme humaine dans toute sa complexité.

Tout cela nous semble d'une grande actualité. Il faut lire aujourd'hui ce livre de Michael Lewis : « Le casse du siècle » (Sonatine) qui décortique méthodiquement la crise des subprimes qui n'a pas surgi d'un coup mais qui est le résultat d'un long processus où l'esprit de cupidité et du chacun pour soi est présent depuis le début. On a misé systématiquement sur la misère et l'impossibilité de remboursement de personnes à qui on a promis un peu de bien-être.

Ce qui semble différent aujourd'hui c'est la mondialisation, la globalisation de la crise, l'effet domino, personne ne peut y échapper.

Revenons à notre angoisse :

Jouissance- Angoisse- Désir. (JAD)

L'angoisse se situe entre la jouissance et le désir.

Jouissance illimitée de cet objet, idolon, fétiche noir.

Béance et angoisse devant la révélation de l'objet perdu et la certitude qu'elle engendre. Certitude de mort ou certitude de récession entendue comme la mort de la croissance et l'impossibilité de développement.

Après la pétrification et la fascination de cette révélation : le cri muet, l'angoisse comme signal qu'il faut se mettre en mouvement. L'angoisse, un moment de bascule. Le cri comme traversée de l'Angoisse.

Passage à l'acte : soit passage à l'acte suicidaire en se faisant soi-même l'objet qui chute soit passage à l'acte de création en créant de nouveaux objets de désir. Renouvellement du Désir par la conquête de nouveaux objets, mais au prix d'une perte.

Devant la gueule ouverte de l'autorité boursière, et les sbires des agences de notation, la question est bien sûr : que veut l'Autre ? Quelle est la Demande de l'Autre ? Des sacrifices humains. Certains se jettent dans le vide du haut des grattes ciel, véritables tours de Babel, symboles de la puissance financière. Ou alors, on envoie à l'abattoir des milliers de gens comme le peuple grec, et d'autres suivront, sans parler des famines en Afrique ou ailleurs, suite à la spéculation sur les matières agricoles.

La crise n'est pas que financière : elle est aussi crise énergétique, alimentaire, écologique et elle entraîne des millions d'individus dans une détresse immense, et la guerre et la mort deviennent une sorte d'issue fatale. Les déchets, les exclus et les morts s'accumulent comme des objets voués à la casse.

Et le cri dans tout ça (et Dieu dans tout ça ?)

« Le soleil se couchait. Il baignait dans les flammes, plongeait sous l'horizon. C'était une épée de sang enflammée qui coupait en deux la concavité des cieux. Le ciel était ciel de sang, strié de lames de feu. Les collines se teignaient d'un bleu intense. Le bleu, pâle et terne, le jaune et le rouge taillaient le fjord. Le rouge sang explosait et éclaboussait le sentier et la rambarde [...] J'ai senti monter un grand cri et j'ai entendu ce grand cri » Edward Munch.

Thierry, dans son analyse du fameux tableau de Munch, précise bien que le personnage est traversé par le cri, un cri qui vient d'ailleurs, rien ne sort de sa bouche mais sa bouche justement apparaît au milieu du visage comme un trou, un trou noir sans fond et autour de ce personnage, un immense tourbillon de feu et de sang.

J'ai évoqué la dernière fois la question du cri du nouveau né, est-ce déjà un cri d'angoisse ? Est-ce le cri de Dieu, le cri du Shofar ? Le passage d'un monde dans un autre au prix d'une perte dans le corps.

Aujourd'hui est-ce le cri des indignés ?

Munch essaie de reconstruire un paysage à l'intérieur d'un cadre, de cadrer le tourbillon qui entoure le personnage, qui encercle le trou de la bouche et trouble l'image.

L'angoisse c'est ce moment de bascule, un signal au niveau de l'image de soi, l'objet surgit à l'intérieur du cadre.

Ce qui surgit dans la béance c'est le trou noir. C'est le trou noir

qui s'introduit dans le cadre. Du féminin certainement, mais du côté du continent noir de Freud, de la jouissance Autre, du côté de l'origine insondable et du côté de la certitude de la mort que l'on ne saurait voir en face mais qui se manifeste ainsi de manière obscène, une tâche hors scène sur la scène de l'imaginaire de la réalité. Le cri silencieux de la gueule béante.

Le cri de Dieu qui exige la jouissance.

Et l'argent ? Pourquoi est ce si angoissant ces milliards que l'on nous jette à la figure par médias interposés, ces milliards irreprésentables.

Que signifie le chiffre de la dette ? Quel est le sens de la Dette ? Combien de vies faut-il sacrifier au divin marché (Dany Robert Dufour) pour payer son droit de vivre ?

14 294 milliards de dollars rien que pour la dette américaine. 1 646 milliards d'euros, seulement, pour la dette française, pour Stiglitz (prix Nobel d'économie) la guerre a coûté aux USA 3 000 milliards de dollars, et combien de morts, combien de millions de personnes vivent en dessous du seuil de pauvreté, combien de millions de personnes meurent-elles de faim sous nos yeux hallucinés ou indifférents de téléspectateurs ?

Tous ces chiffres tourbillonnants nous tournent la tête, comme dans le tableau de Munch. Le chiffre est non symbolisable, non intégrable dans un système de pensée, le chiffre est non spécularisable, le chiffre vient crever la surface du tableau.

Quelle jouissance ? Que faut-il accepter de perdre ? Comment refouler ce chiffre, le chiffre de notre mort ? Émoi, émoi, émoi. AAA. Comment ces trois lettres en sont-elles venues à susciter un tel émoi. De quel pouvoir exorbitant ces agences de notations, plutôt mystérieuses sont-elles détentrices au point de pouvoir déstabiliser des entreprises, des États et arriver à mettre en péril l'équilibre économique mondial ?

Pour conclure malgré tout sur une note d'espoir, on peut aussi rêver que nous sommes à l'aube d'une nouvelle civilisation où il y aurait croissance non pas dans la production infinie d'objets mais une croissance dans des objets durables et non jetables, dans le développement personnel par une production artistique et culturelle, une poiesis, une nouvelle relation à l'objet et un peu plus de solidarité. On peut rêver !

On peut encore désirer après ce moment d'Angoisse.

BIBLIOGRAPHIE

Rebeyrol dans l'Apport freudien (Larousse) : article : Psychanalyse et Économie politique p 683.

E. Zola : l'Argent, folio classique.

Dany Robert-Dufour : Le divin marché éditions Denoel.

Paul Laurent Assoun : article « L'argent à l'épreuve de la psychanalyse. Le symptôme social et son envers inconscient » in *L'argent*, éditions La Découverte.

J. M Keynes : *la pauvreté dans l'abondance*. (Gallimard).

Jean Claude Michéa : *L'Empire du moindre mal : essai sur la civilisation libérale*, Climats, 2007. Réédition Paris : Champs-Flammarion, 2010. *La double pensée. Retour sur la question libérale*. Champs-Flammarion, 2008. *Le complexe d'Orphée : la Gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès* Climats, 2011.

Bernard Maris et Gilles Dorstaler : *Capitalisme et pulsion de mort* Albin Michel.

Michael Lewis : *Le casse du siècle* éditions Sonatine.